

## *Une naissance difficile*

– **O**n a peu d'espoir de la sauver. Elle respire très mal...

Le médecin de la maternité mit le poupon dans la même couveuse que sa sœur jumelle en espérant une amélioration de son état. Il ne pouvait pas faire grand-chose de plus. Mais la petite, aussi chétive fût-elle, n'avait pas dit son dernier mot. Dans les heures qui suivirent, elle sembla se nourrir des forces mêmes de sa sœur et, au bout de deux jours, Barkamme Soulmana entra pour de bon dans la vie.

Au moment de l'arrivée des jumelles, le 3 février 1957, à Beauvais, ville industrielle du nord de la France, Aline et Rahman Soulmana avaient déjà trois garçons : Rodolphe, Stéphane, qu'on appelait aussi Ali, et Philippe. Dans le quartier, on chuchotait qu'ils n'étaient peut-être pas tous du même père. Aline Soulmana-Magnier n'était pas une mère ni une épouse modèle. Sa propre mère, qui vivait juste à côté et avec qui elle se disputait constamment, prenait le plus souvent le parti de son gendre devant les incartades de sa Aline qui ne manifestait jamais la moindre affection envers ses enfants. Et l'arrivée simultanée des deux petites filles ne changea rien à la situation. Quant à Rahman, malgré la misère qui risquait d'empirer avec toutes ces bouches à nourrir, il était sous le charme de ses deux fillettes. C'était

un tendre, un sentimental qui adorait ses enfants, mais aussi un homme malheureux, un déraciné qui se demandait encore, des années après, comment il avait pu atterrir dans un monde sans soleil.

Homme du désert, Rahman était passé presque sans transition de l'immensité du Sahara à la petitesse étouffante des baraquements ouvriers dans un quartier pauvre de Beauvais. Rahman était un Touareg, né dans le Sahara, en Algérie. Jusqu'à l'adolescence, il vivait en nomade avec sa famille. Entouré de onze frères et sœurs, il ne savait ni lire ni écrire, mais connaissait les messages du ciel et la beauté de l'infiniment grand. La réalité finit par le rejoindre quand, à l'occasion d'un arrêt dans la ville-oasis de Bou-Saâda, il fut appelé au service militaire par l'État français, dont l'Algérie était encore une colonie. Comme Rahman ne connaissait pas la date exacte de sa naissance, on lui « donna » le 1<sup>er</sup> janvier comme date d'anniversaire ! Rahman fut envoyé en France pour remplir ses obligations militaires. C'est là qu'il fit la connaissance d'Aline, une blonde qui lui tourna la tête et lui fit oublier le désert.

Aline et Rahman se marièrent et eurent tout de suite des enfants. Rahman devint ouvrier sur les chantiers de construction. Aline passait le plus clair de ses journées à s'occuper d'elle-même. Elle se maquillait beaucoup, aimait plaire, parlait et riait fort, et faisait tout ce qu'il fallait pour séduire les hommes sur les chantiers. Au fil des années, les disputes entre elle et Rahman devinrent violentes, alimentées par le vin qu'ils consommaient tous les deux en grande quantité.

Rahman adorait ses enfants, mais avait un faible pour Barkamme. Elle était si fragile ! Tout le monde la surnommait « poupée », mais lui, il l'appelait « ma poule ». Quand il apportait des bonbons aux enfants, le plus joli, celui qui était caché dans un papier argenté, était toujours pour elle.

– C'est pour que tu ailles mieux ! lui disait-il.

Car Rahman était toujours inquiet pour elle : Barkamme, en grandissant, restait une enfant fragile et émotive. Elle semblait tout ressentir avec acuité et, sans qu'on sache pourquoi, elle s'évanouissait fréquemment à l'école. Dans ces moments-là, pendant la classe, tout devenait bleu devant ses yeux, puis elle s'effondrait.

La maîtresse la renvoyait chez elle, mais ces retours inopinés contrariaient Aline, qui avait autre chose à faire de ses journées que de s'occuper de sa fille.

Si Barkamme appréhendait de s'évanouir à l'école, elle redoutait encore plus de rentrer à la maison. À vrai dire, elle avait tout le temps peur. Sa mère lui avait fait comprendre qu'elle ne croyait pas à ses malaises et lui reprochait de chercher à se rendre intéressante.

D'abord, Barkamme était sévèrement grondée, comme souvent de façon cinglante. Ensuite, sa mère l'entraînait là où elle allait retrouver son amant du moment. La petite, tapie dans un coin, attendait que sa mère en ait fini.

Un jour, Barkamme avait passé tout un après-midi assise sur une banquette d'autobus pendant que sa mère couchait avec le chauffeur.

À une autre occasion, elle resta blottie sur un tas de gravats derrière un pilier de ciment, sur un chantier de construction, avec la consigne de ne pas émettre le moindre son... Pendant ce qui lui sembla une éternité, Barkamme osa à peine deviner ce que sa mère faisait avec un autre homme que son père. Elle aurait tellement préféré être encore à l'école ! Pour ne pas entendre ces bruits de bouche, ces gémissements qui la révoltaient, pour faire passer le temps plus vite, la gamine ferma les yeux et tenta de s'envoler mentalement. Dans sa tête, elle retournait à l'école, ouvrait un livre, ou bien partait en voyage. Des années plus tard, l'odeur du ciment frais lui donnait encore envie de pleurer...

Parfois, si Aline voulait sortir et que les enfants n'avaient pas école ce jour-là, elle les obligeait à se mettre au lit, même

le jour. Elle partait alors la conscience tranquille, certaine qu'il ne pourrait rien leur arriver.

Barkamme était malheureuse, mais sa sœur Zorra ne semblait pas se laisser toucher par la misère dans laquelle vivaient les Soulmana. Barkamme était persuadée que sa jumelle faisait semblant, qu'elle cherchait à se convaincre que leur famille était une famille comme les autres, mais elle voyait bien que Zorra ne regardait jamais personne dans les yeux ! Les deux sœurs avaient peu d'affinités. Pendant que Zorra jouait avec d'autres petites filles de leur âge, Barkamme restait souvent seule, assise à la fenêtre, à imaginer une vie différente et à rêver de la mère idéale. Grosse, avec de longs cheveux noirs et de gros seins, cette mère sentait bon, avait des mains douces et des bras assez longs pour prendre tous ses enfants en même temps... Rien à voir avec Aline, qui était petite, mince, avait de grands yeux bleus, les cheveux très courts et prématurément blancs...

Barkamme ne pouvait s'empêcher de remarquer qu'il y avait autour d'elle des enfants propres qui sentaient le savon, des enfants de riches, probablement. Des enfants soignés, qui avaient quelqu'un pour s'occuper d'eux. Chez elle, les enfants étaient sales, négligés, mal habillés et avaient des poux. Dans leur baraque de bois, il n'y avait que deux chambres, pas d'eau chaude ni de salle de bains, et les enfants dormaient tous dans le même lit, tête-bêche. L'arrivée d'Ada, après les jumelles, les força à se tasser encore plus les uns contre les autres.

Camille, la mère d'Aline, vivait dans un baraquement accolé au leur. Seule une porte définitivement bloquée les séparait, et Rahman avait enfoncé un bouchon de bouteille de vin dans le trou de la serrure pour leur assurer plus d'intimité face à une belle-mère qui ne craignait pas d'intervenir dans leurs affaires domestiques. Il lui suffisait toutefois de retirer le bouchon pour appeler Camille quand il voulait l'inviter pour l'apéritif.

Pendant quelque temps, la tante Danielle, sœur d'Aline, son mari et leurs deux fils vécurent chez Camille. Barkamme se demandait pourquoi sa tante empêchait ses enfants de fréquenter ceux d'Aline... La petite fille aurait bien aimé jouer avec ses cousins, car ils possédaient des jouets, tandis que chez les Soulmana il n'y en avait aucun ! Mais la tante Danielle, quand elle voyait les enfants de sa sœur, négligés et malpropres, plissait le nez avec dégoût.

À l'école, Barkamme et Zorra, tout comme leurs frères aînés avant elles, étaient constamment humiliées. Les autres élèves les traitaient de « crouilles », de « ratons ». En plus, on leur rappelait souvent qu'elles n'étaient pas propres. Par exemple, un jour, la maîtresse reprocha à Barkamme, devant toute la classe, d'avoir de la crasse dans le cou ! Cette remarque fit à la jeune fille l'effet d'une gifle. Voulant rentrer sous terre, elle baissa la tête pour cacher ses yeux pleins de larmes et sa honte. Elle en voulut à sa mère.

Les jumelles n'avaient que quelques vêtements à se partager, et, grâce à leur grand-mère, des rubans de couleur à leurs couettes pour les différencier. L'hiver, elles portaient deux pulls à col roulé, usés et complètement distendus. Comme les jumelles voulaient que les cols tiennent bien en place, serrés sur le cou, leur grand-mère leur avait donné un truc : elles prenaient les élastiques sur de vieilles petites culottes et les attachaient sous le col. Un jour, une élève aperçut l'élastique sous le col de Barkamme, et les moqueries s'abattirent sur les deux jumelles de nouveau.

Blessée par les railleries incessantes que suscitait sa situation familiale, Barkamme n'osait pas inviter qui que ce soit chez elle après la classe. Pourtant, à au moins une occasion, elle avait rassemblé son courage pour convaincre une copine de venir chez elle. Elle lui offrit du pain perdu pour le goûter, parce que c'était tout ce qu'il y avait à manger dans la maison. Il y avait toujours du pain perdu

chez les Soulmana. Comme il n'était pas question de jeter du pain, même sec, on le trempait dans le lait et l'huile et on le faisait frire. Ce n'était pas très bon, puisqu'on n'avait pas assez d'argent pour le tremper aussi dans l'œuf, mais les enfants s'en contentaient. Ce jour-là, le pain perdu devait se trouver dans le buffet depuis longtemps, car il se révéla immangeable. La petite fille en prit une bouchée et la recracha aussitôt devant Barkamme, atterrée.

– Pouah, c'est dégueulasse ! Vous n'avez rien d'autre à manger, chez vous ?

Le lendemain, à l'école, les commentaires allèrent bon train, car la petite fille ne s'était pas gênée pour rapporter l'incident. Barkamme encaissa en silence cette humiliation supplémentaire.

Les jumelles ne pouvaient pas compter sur leur mère pour leur brosser les cheveux, attacher leurs couettes. Seul leur frère aîné, Rodolphe, le faisait de temps en temps. En échange, Barkamme cirait ses chaussures. Rodolphe, qui avait près de huit ans de plus que les jumelles, était très protecteur avec elles. Il les défendait quand elles se faisaient insulter à l'école, les conseillait sur leurs tenues, leur apprenait comment se comporter en filles respectables, leur rappelait de moins manger si elles prenaient un peu de poids. Mais Rodolphe ne se plaisait pas à la maison, lui non plus. Il fut le premier à quitter la famille pour aller vivre avec des copains.

Heureusement, il y avait les dimanches, quand Rahman était à la maison. Dans la cuisine avec ses deux filles, il préparait le couscous en chantant et ils oubliaient pour un temps la grisaille du baraquement. Pendant qu'il leur racontait des histoires sur sa famille et sur le désert, il leur apprenait à rouler délicatement les grains de semoule entre leurs doigts pour qu'ils ne collent pas. C'était la fête, on mettait la radio, les filles dansaient avec leur père, appre-

naient la valse en montant sur ses pieds. Lui qui bégayait quand il parlait entonnait sans la moindre hésitation *Salade de fruits* d'Henri Salvador. Rahman mettait un tablier et dansait parfois à la façon des hommes arabes. Barkamme le trouvait alors si beau ! Elle aurait voulu passer toutes ses journées ainsi.

Rahman n'avait jamais appris à lire ni à écrire. Malgré cela, ayant à cœur de paraître aux yeux de ses enfants un père comme les autres, il lui arrivait de les rassembler autour de lui pour leur lire le journal à voix haute en commençant toujours par « Il était une fois... »

Souvent, il tenait son journal à l'envers sans s'en rendre compte, ce qui forçait Barkamme et Zorra à dissimuler leur gêne. Jamais elles n'auraient voulu embarrasser ni peiner ce si gentil papa qui était prêt à faire semblant de lire pour leur apprendre les choses de la vie. Parfois aussi, il regardait l'émission *Des chiffres et des lettres* à la télé, papier et crayon à la main, prétendant chercher le mot. Une fois la réponse donnée par les participants, Rahman rouspétait :

– Ah zut ! J'aurais dû y penser !

Les enfants n'étaient pas dupes et devinaient que leur père devait être malheureux de son ignorance. Pour Barkamme, c'était une raison de plus de l'aimer, car toutes les astuces de Rahman étaient des preuves d'amour, et elle s'y accrochait désespérément. Avec son père, elle se sentait bien, en sécurité. Certains soirs, il emmenait ses filles dehors et leur montrait le ciel en leur parlant avec nostalgie du désert :

– Dans le Sahara, le ciel est encore beau ! Il part de là... et va jusque-là.

Rahman ouvrait grand les bras pour leur expliquer l'immensité du ciel au-dessus du désert. Malgré lui, il soupirait, plein d'amertume. Deux fois seulement, Rahman avait pu retourner chez lui pour visiter sa famille. À son retour, il avait rapporté aux enfants des fez et des dattes fraîches... Homme de tribu, Rahman avait le sens

du partage. Généreux, toujours prêt à aider, il aimait offrir du couscous aux voisins, offrir une tournée au café, où il allait tous les soirs pour fuir les insultes et les récriminations de sa femme, pour noyer dans le vin sa détresse d'homme bousillé. Il lui était même arrivé dans la rue de donner sa veste à quelqu'un qui avait froid. Aline l'avait engueulé copieusement pour ce geste.

Barkamme recherchait avidement les moments d'intimité avec son père. Tous les matins, il était le premier debout. Quand elle l'entendait faire couler de l'eau, elle se glissait doucement hors du lit pour ne pas réveiller les autres et, à pas de loup, se faufilait dans la cuisine. Alors, sans dire un mot, elle regardait son père se raser. Rahman était en maillot de corps, été comme hiver, et se penchait au-dessus du vieux lavabo de pierre pour se regarder dans le petit miroir ébréché accroché au mur. Quand, dans le miroir, il apercevait sa fille, il lui adressait un sourire :

– Ça va, ma poule ?

Barkamme savourait le moment et admirait ce sourire magnifique, aux dents éblouissantes de blancheur. Elle connaissait le secret du sourire éclatant de son père : elle y avait même un rôle à jouer ! Dès qu'il aurait fini de se raser, Rahman soulèverait sa fille du sol et l'emmènerait dehors, sur le terrain du baraquement. Il y avait là une large plate-bande qu'il avait fait remplir de sable. Il poserait sa fille à côté, elle mettrait ses mains en coupe et il y verserait une poignée de sable. Dans la maison, il tendrait sa main vers celles de Barkamme, qui ferait alors couler comme d'un sablier des grains sur les doigts de son père.

– C'est bon, j'en ai assez !

Il ouvrirait la bouche et, soigneusement, froterait chaque dent avec du sable, rituel qui se répétait tous les matins, et chaque fois Barkamme lui demandait :

– Pourquoi tu brosses tes dents avec du sable ?

Comme il s'agissait d'un instant précieux de complicité

entre eux, elle ne se lassait pas d'entendre les explications de son père :

– C'est ma mère qui m'a appris à faire comme ça. Tu sais, dans le désert...

Et ils s'évadaient vers le Sahara. Pour Barkamme, Rahman faisait apparaître des dunes gigantesques, des mirages mystérieux et un ailleurs tellement plus beau que cette cabane sordide dans laquelle ils se sentaient tous les deux prisonniers... Par ses rêveries nostalgiques, Rahman transmettait sans le savoir à sa fille le goût du voyage, l'envie de découvrir ce qui se cachait derrière ces noms aux consonances énigmatiques qu'elle étudiait à l'école. C'est ainsi que son père la surprit un jour en train de creuser un trou à côté de la maison.

Elle venait d'apprendre que la Chine se trouvait de l'autre côté de la Terre. Peut-être qu'en creusant assez longtemps, elle pourrait parvenir à y emmener son père.

Si Rahman représentait pour Barkamme la tendresse, il n'en allait pas de même pour sa mère. La petite fille percevait Aline presque comme une étrangère, un peu inquiétante, qui ne lui manifestait pas le moindre intérêt. Malgré les reproches de sa propre mère et les commentaires acerbes des voisines, Aline ne se préoccupait pas de ses enfants, qu'elle laissait pousser comme de la mauvaise herbe. Lorsqu'elle leur parlait, ses propos étaient souvent cruels. Barkamme fut un jour particulièrement terrifiée par les paroles de sa mère. Vers l'âge de six ans, elle tâta une petite bosse sur sa gorge. Ignorant qu'il s'agissait de la pomme d'Adam, la fillette crut que la bosse allait grossir et qu'elle mourrait étouffée ! Quand la petite fit part de son inquiétude, sa mère lui rétorqua :

– Si tu as ça, c'est parce que tu n'as pas été gentille !

– Est-ce que je vais mourir ?

– Tu verras bien...

À partir de ce moment, une idée horrible se fit jour dans

la tête de Barkamme : sa mère ne l'aimait pas. Comment pouvait-elle l'aimer et se montrer aussi malveillante ? La jeune fille ne se souvenait pas d'avoir jamais reçu le moindre câlin d'Aline. Elle se rendit compte, avec un peu de honte, qu'elle non plus n'avait jamais éprouvé d'amour pour sa mère. Ce n'était sûrement pas normal. Mais Aline se conduisait-elle comme une mère ? Les sentiments qu'elle éprouvait pour sa mère, en se précisant, effrayèrent la fillette. Quand Barkamme prit conscience qu'elle avait passé neuf mois dans le ventre de cette femme, qu'elle voyait maintenant se vautrer dans les bras de n'importe qui et traiter ses propres enfants comme des fardeaux puants, elle en fut écœurée. Autour d'eux, tout le monde semblait consterné par la conduite d'Aline, y compris sa propre mère. Un jour, excédée, Camille déclara à Barkamme :

– Ta mère est une salope, une menteuse et une pute !

Barkamme crut deviner qu'il s'était passé quelque chose de grave entre les deux femmes, un incident qui avait amené sa grand-mère à cette conclusion brutale. Mais elle ne parvint pas à connaître le fin mot de l'histoire. Camille s'était contentée de marmonner que c'était « une histoire d'homme »...

Après la naissance d'Ada, la situation ne cessa de se dégrader entre Rahman et Aline. Ils se disputaient sans arrêt et se battaient même, parfois. Quand Aline menaçait de partir, comme elle le faisait désormais régulièrement, Rahman se mettait à pleurer :

– Ne me sépare jamais de mes enfants !

Il reprochait à sa femme de le tromper, et elle, elle l'insultait. Il arrivait que les voisins appellent la police. La voisine, Mme Mignon, qui venait souvent prendre le café, reprochait elle aussi à Aline, entre deux papotages, de ne pas s'occuper de ses enfants. Barkamme et Zorra se cachaient sous la fenêtre ouverte pour les écouter, comme

elles se cachaiet parfois pour s'apprendre mutuellement à embrasser, pour plus tard, quand elles seraient grandes.

Un jour, Aline réunit les enfants dans la pièce principale devant Rahman et d'un air nonchalant leur dit :

– Si on se sépare, votre père et moi, avec qui voulez-vous vivre ? Je veux que vous choisissiez tout de suite. Et attention, parce que ce sera pour la vie !

Les enfants, terrorisés, se tournèrent vers leur mère, sachant que c'était ce qu'elle attendait d'eux. Mais Barkamme alla tout de suite s'accrocher aux jambes de son père...

Rahman, de plus en plus malheureux, buvait énormément. Souvent, Barkamme allait le chercher au bistrot pour le ramener à la maison. Elle le trouvait pleurant et marmonnant dans son verre :

– C'est pas beau de boire, mais ça fait oublier. Il ne faut jamais laisser quelqu'un te faire du mal. Sinon, tu auras toujours un verre à la main...

Rahman était un homme détruit. Sa fille le sentait confusément. Pourquoi un être aussi gentil, aussi tendre, s'enivrait-il tous les soirs, sinon pour oublier sa détresse ? Barkamme rageait d'être trop petite pour le consoler. Elle assistait, impuissante, à la débâcle totale de la personne qu'elle aimait le plus.

Aline ne tarda pas à mettre ses menaces à exécution. Secrètement, elle avait obtenu de la municipalité, grâce à ses six enfants, un appartement dans une HLM. Pendant que les enfants étaient à l'école et Rahman au travail, elle vida le baraquement, emportant tout ce qu'elle pouvait. Quand elle vint chercher les enfants à l'école, ils apprirent qu'ils avaient une nouvelle maison et que leur père ne vivrait plus avec eux. Le choc fut terrible. Barkamme essaya d'imaginer la réaction de son père, sa tristesse quand il rentrerait du travail et trouverait la maison vide... Mais devant l'attitude